

ENTREPRISE



Déclinaison en 3 pièces d'entreprise

Jacques Jouet Le Marché (2020)
Rémi De Vos Débrayage / L'Intérimaire (1995-2000)
Georges Perec L'Augmentation (1968)

Mise en scène Anne-Laure Liégeois

Avec Anne Girouard / Olivier Dutilloy / Jérôme Bidaux

Tournée de création

Du 07 janv. 2020 au 10 janv. 2020
Le Volcan - Le Havre

Du 14 janv. 2020 au 16 janv. 2020
Théâtre de l'Union - Limoges

le 25 janv. 2020
Les Trois T - Scène conventionnée de Châtelleraut - Châtelleraut

Du 28 janv. 2020 au 01 févr. 2020
TDB - Théâtre Dijon Bourgogne - Dijon

Du 04 févr. 2020 au 06 févr. 2020
Maison de la Culture d'Amiens - Amiens

Le 11 févr. 2020 et 12 févr. 2020
Le Théâtre - Scène nationale de Saint Nazaire - Saint Nazaire

le 29 févr. 2020
Théâtre de l'Agora - Evry

Du 04 mars 2020 au 07 mars 2020
Le Cratère - Alès

Du 18 mars 2020 au 26 mars 2020
Théâtre 71 - Malakoff

le 31 mars 2020
Le Manège Maubeuge Scène nationale transfrontalière - Maubeuge

Dire ce qui fut et inventer ce qui sera (mais pas que)

Quand parler du « travail » (celui que je confondais dans une version latine - il y a plusieurs années maintenant - avec une séance de torture dans un texte de Cicéron ou que j'adjoignais systématiquement à Sisyphe, malheureux supplicié à l'éternel labeur), donc quand parler du travail tient au ventre...

Est-ce un goût de l'espace du bureau ou de l'usine, comme un plaisir esthétique (goût qui m'entraîne vers les photographes Lars Tunbjörk ou Henri Cartier-Bresson, quand il photographie les chaînes chez IBM, en peinture vers Caillebotte ou Courbet - on peignait plus le travail au XIXe siècle qu'au XXIe -) ?

Est-ce le seul sens possible à ma lutte pour l'humain, fondement de mon propre labeur ?

Est-ce la résolution en acte de la phrase - toujours répétée - de Don Juan : « il faut faire et non pas dire », se déclinant en « je suis ce que je fais », et me faisant - sournoisement et pour mon épuisement parfois - fondre « faire » dans « être », et réciproquement ?

Est-ce lié à une conscience intime de classe ? Une nécessité toujours de revenir à l'origine ?

Le fait est que j'y reviens toujours. Comme je reviens aux élisabéthains ou aux corps torturés des êtres (voilà encore le tripalium). Cette fois-ci, c'était avec Dario Fo que je voulais y revenir. Il était question dans *Faut pas Payer !* de révolution sur fond de travail. Mais comprenant que ceux qui survivent à Dario Fo ne me laisseraient pas faire le spectacle nécessaire et désiré, après quelques rounds sanglants, je jetais l'éponge.

Quand la lucidité revient, après quelques instants de sombre abattement, aidée par des producteurs attentifs, il s'agit de remettre délicatement en place tous les désirs. Il s'agit d'observer ce qui était mis en jeu dans cet embryon de spectacle, désormais à oublier, et ce qui fait maintenant la nécessité absolue de créer : **le rire**, parler du monde toujours mais enfin dans un éclat de rire, - après des moments éprouvants où harcèlement sexuel flirtait avec folie dans l'épisode Lenz, où fraternité, égalité et liberté étaient avouées en berne dans les épisodes *On aura tout* et *Veillée de l'humanité* - ; **le goût du jeu**, c'est-à-dire cet esprit joueur qui fait construire des systèmes – depuis les 35 voitures d'*Embouteillage* jusqu'aux 3 épisodes de *Roméo et Juliette* ; **l'équipe** resserrée et recrée (retrouver Anne Girouard et Olivier Dutilloy ensemble sur le plateau) (avouer le bonheur de travailler des textes portés avec conviction 20 ans plus tôt par les mêmes comédiens et regarder ce que le passage du temps produit - j'avoue là un de mes plus cachés désirs-) ; évidemment **la lutte**, puisque le théâtre, c'est bien connu, est outil de révolution (*je t'aime Révolution tu es ma folie positive, tu es ma poésie active*, écrit presque en ces termes Jean Sénac) et bien sûr, on l'a vu, le thème du **travail**. Ingrédients réunis.

Donc recette : pour les deux comédiens auxquels s'adjoindra un troisième, **commander un texte** à un auteur joueur, un oulipien, ou autre animal amateur de mots, et penseur du monde ; **commander un texte** dont le cadre sera l'entreprise - car on gardera l'usine pour l'adaptation prochaine pour le plateau, du roman d'Arno Bertina *Des châteaux qui brûlent* - ; et pour s'amuser à construire et attiser le charbon brûlant qu'est l'esprit du programmeur qui cherche toujours à étonner, à ravir le spectateur et l'entraîner dans des aventures ludiques : **joindre à cette commande** made in 2020, **deux pièces à succès** (!) *L'Augmentation*

de Perec (made in 1968) et *Débrayage* (made in 1995). Ainsi on se retrouvera face à un « appareil » composé de trois éléments traitant, par le rire, du travail en entreprise. Et bien sûr, pour séduire l'esprit critique, observer ce que cette juxtaposition de textes explorant une même thématique, produit. Regarder le travail aujourd'hui avec Jacques Jouet et retrouver les racines de notre situation dans des textes écrits plus tôt.

« Triptyque Entreprise ». Ou comment être de son temps, en faisant œuvre de Développement durable par cette incorporation de deux épisodes (joués en « décentralisation » dans un dispositif scénique léger) importants de la vie de la compagnie - importants par ce qu'on a pu vivre avec les spectateurs lors des représentations - et en faisant œuvre de création par cette écriture du moment, interrogation du travail et du secteur tertiaire, posée à l'aune de deux textes qui ont aujourd'hui respectivement et respectueusement 50 ans et plus de 20 ans. Et finalement **jouer en inventant des déclinaisons**. Ainsi.

Trip-tyque/Dip-tyque/Un-ique etc...

Si l'on considère

3 pièces : (A, B, C)

1 scénographie commune (avec déclinaisons) : S

3 comédiens (par exemple 3 en A et 3 en B et 2 en C) : j, o, a,

on a pour une intégrale (appelée I) :

I (inclus dans S) = A (j,o,a) + B (j,o,a) + C (o,a)

On a pour des soirées 1, 2, 3 (toujours S étant présente et déclinée)

1 = A + B (j,o,a + j,o,a)

2 = B + C (j,o,a + o,a)

3 = A + C (j,o,a + o,a)

(étant entendu que A/B/C sont en elles-mêmes uniques, mais que S étant présente sur le plateau P autant en profiter et ne pas s'amuser 1 soir seulement).

On conseille vivement la soirée 4 = I

ou ... !

I + K

K = karaoké offert aux spectateurs dans le foyer du théâtre après la représentation.

Karaoké d'entreprise où on chantera Dalida, Julio Iglésias, Michel Delpech et les Rolling Stones, réinterprétés par Jacques Serena, Yves Nilly et Jean Bernard Pouy (voir plus loin)

poursuivre le jeu en inventant les inter-spectacles : un apéritif entre A et B + un repas à la cantine entre B et C... quoi d'autre ? Un entracte ou pas d'entracte...

PS : partant du postulat que A,B,C ont chacune une durée de 30' et 70' et 60', on arrive pour une I à 30 + 70 + 20 (entracte) + 60 = soirée mémorable de 19h30 à 22h30/matinée de 16h à 19h.

La commande – Le Marché

L'auteur : Jacques Jouet

À la fois poète, romancier, nouvelliste, auteur de théâtre, Jacques Jouet participe à l'émission « Des Papous dans la tête » sur France Culture. Il rencontre l'Oulipo, en 1978, à l'abbaye de Royaumont, lors d'un stage dirigé par Paul Fournel, Georges Perec et Jacques Roubaud. Il devient membre de l'Oulipo en 1983. Il compose, depuis le premier avril 1992, un poème quotidien, Le Poème du jour (et d'ailleurs AL Liégeois a eu le plaisir d'en recevoir un, un jour par la poste. Elle y voit comme un signe !). Son roman-feuilleton La République de Mek Ouyes, compte plus de deux mille épisodes. Ses livres sont publiés, principalement, aux éditions POL.

Les contraintes d'écriture (ce qu'affectionne tout Oulipien) :

Écrire pour 3 comédiens définis + écrire en 2020 sur l'entreprise, une entreprise à « méthodes Agile » (après l'exposé par organigramme de Perec) + tenter de répondre à « qu'est-ce que le « Travail » aujourd'hui » » + travailler pour un lieu clos savoir + en rire + exercer sa langue.

Jacques Jouet a écrit 17 textes pour répondre à cette commande. Il a lu de nombreux numéros de « Challenge », s'est imprégné de la langue de la finance, s'est abonné à « Investir, le journal de la finance », est allé au Palais de Justice plusieurs jours de suite suivre le procès du patron de Orange... Des textes qu'il a envoyés, neuf seront joués : les plus oulipiens, c'est-à-dire ceux qui mettent le jeu d'écriture au centre de la fabrication, les plus politiques, les plus « en réponse » aux textes de Perec et de De Vos, les plus « en phase » avec les 3 comédiens. Il y a Argent/Langage/Coco/Règles et Catastrophe/le Marché...

Quelle est la question qu'il faudrait vraiment régler définitivement ? Régler, c'est le mot juste. Il faut régler la question des régulations et des règlements. Réguler, réguler, non, il ne faut pas réguler, pas rêver réguler, la régulation se fait toute seule, c'est la règle, les règlements ne régulent rien, ils ne font que dérégler ce que la dérégulation dérègle, l'aigle a besoin d'espace, pas de règles. Bientôt dix milliards ! Mais, dix milliards de clients, c'est parfait ! Qui va se plaindre ? Le dérèglement climatique, excellent ! comme tout dérèglement. Non, réguler, jamais, suffit d'être réglo. On est en règle, globalement... on est en règle.

(Noël, ou croire encore au Père Noël, sera un lien entre les 3 textes)



L'Intérimaire

Rémi De Vos

Rémi De Vos est un auteur contemporain comique. Rien que l'écrire me fait rire. C'est sans doute parce que c'est rare et que l'inattendu déclenche la surprise qui engendre cet enchaînement de petites expirations saccadées s'accompagnant d'une vocalisation plus ou moins bruyante. Rare d'être contemporain et comique, oui. Et rare d'être auteur contemporain et comique, non ? Quand je le lis, je ris. Et sans honte, je dirai que plus il est affreux et féroce, plus je ris. Il faut se l'avouer, vu sous un certain angle le malheur, celui des autres et le sien aussi, provoque inévitablement cette convulsion heureuse que seul l'être humain peut manifester. Et ce n'est pas l'amant de la femme du postier abandonné dans son plus simple appareil au fond d'une armoire vide qui fait rire, non, ce n'est pas la résonance de cet intime-là. On rit d'hommes et de femmes perdus, paralysés par la peur de la perte de leur emploi, englués dans le chômage, tétanisés par la nécessité de rentabilité, prêts à tout pour ne pas être exclus, bannis de la seule vraie communauté des hommes : le monde du travail. C'est la résonance de l'intime de nos corps dans ces rouages-là qui dans *Débrayage* emporte. *Débrayage*, titre lancé comme un mot d'ordre : « quittez vos postes » et aussi « changez de vitesse ».

La demande d'emploi dans un parc d'attraction, la réflexion autour de la pointeuse, l'intérimaire trop puissant, Karl Marx et l'infranchissable montagne, la séance de méditation de groupe au petit matin dans l'entreprise, et toujours Annie Cordy qui hurle que « Ça ira mieux demain ». La bonbonne d'eau et la neige immaculée comme absolu. Deux malheureux employés rejoints par un troisième, poursuivent leur lutte au cœur de l'entreprise.



L'Augmentation

Georges Perec

Pour obtenir une augmentation (de salaire), il y a un chemin à parcourir. Long couloir percé de trous. Il faut que : la secrétaire du chef de service soit là, qu'elle soit de bonne humeur, que le chef de service soit là ; qu'il entende quand on frappe, qu'il dise d'entrer, que proposant ou non un siège, il écoute, qu'il se laisse convaincre, qu'il concède l'augmentation. Du moins qu'il en parle à son chef de service.

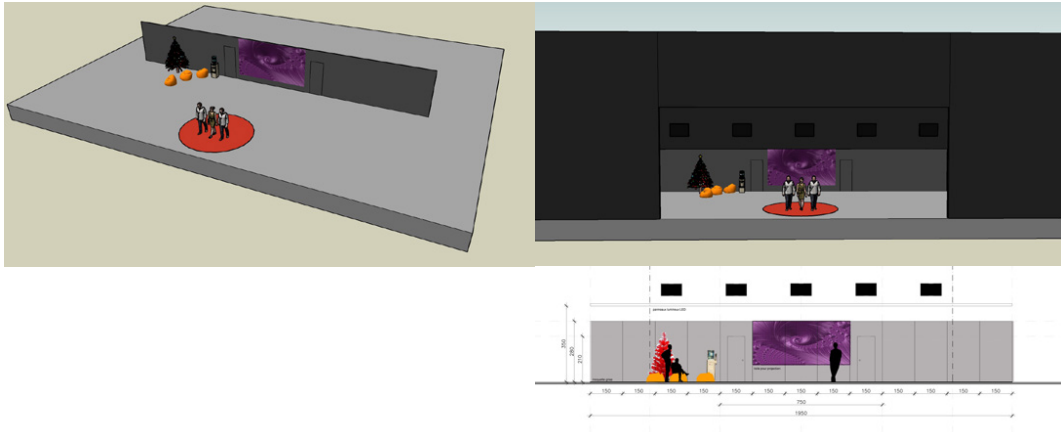
Plaisir infini de la langue. Perec joue avec les mots, avec les rythmes. De mademoiselle Yolande à madame Yolande, et l'auteur nous a déjà fait vieillir de dix ans. Langage de joueur malicieux. Perec a placé six pions sur son échiquier. Des figures de rhétoriques, des formes grammaticales. Des hommes-langages. De 1 à 6. Ici ils sont 2. De A à B. L'homme et la femme comme à la création. Sauf que ce n'est pas le paradis terrestre. L'affranchissement serpenteur c'est l'augmentation de salaire. Sortir du Grand Consortium en y étant reconnu. Trouver sa place dans la bureaucratie. Exister. Un homme et une femme collègues de bureau, solidaires parfois, adversaires parfois. Endossant tour à tour le rôle du patron sourd ou compatissant, tortionnaire moral absent, le rôle de l'employé remonté-abattu, vainqueur de quelques instants, vaincu de longue date. Finalement miséreux misérable. Entre cafard de la Métamorphose kafkaïenne et têtard du Brazil Gilliaméen, répétant inlassablement les mêmes gestes. Les mêmes mots.

Homme et femme sont gris. De la couleur de la pâte à modeler quand on a mélangé toutes les couleurs. Magma opaque et terne. Mais encore chaud. Ils fondent au rythme de leur déception.

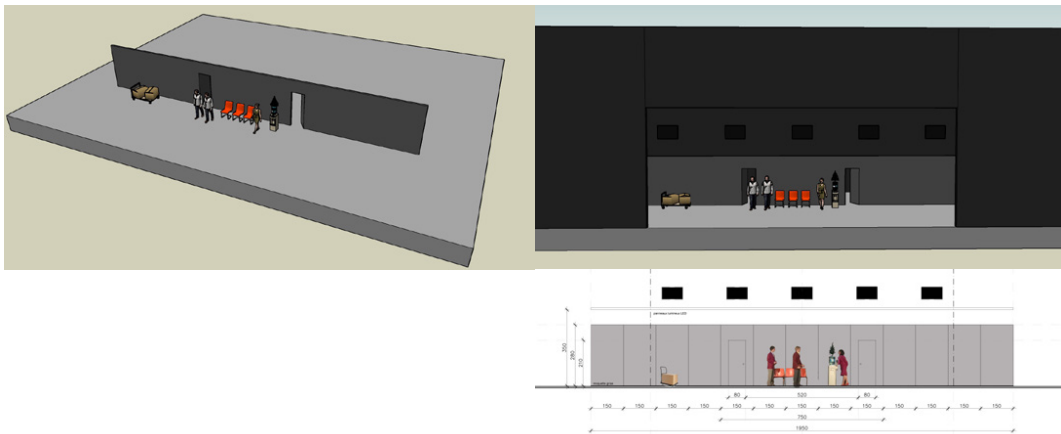
Anne Girouard et Olivier Dutilloy s'attaquent à la reprise, après 10 ans, d'un texte qu'ils ont joué dans les lieux les plus inattendus et découvrent un plateau de théâtre avec une structure scénographique. Ils replongent dans cet univers toujours recommencé de la demande d'augmentation. 10 ans de plus et 1 décor en plus où la forêt d'origine sera réinterprétée. Plaisir de création et redécouverte du texte assurés.



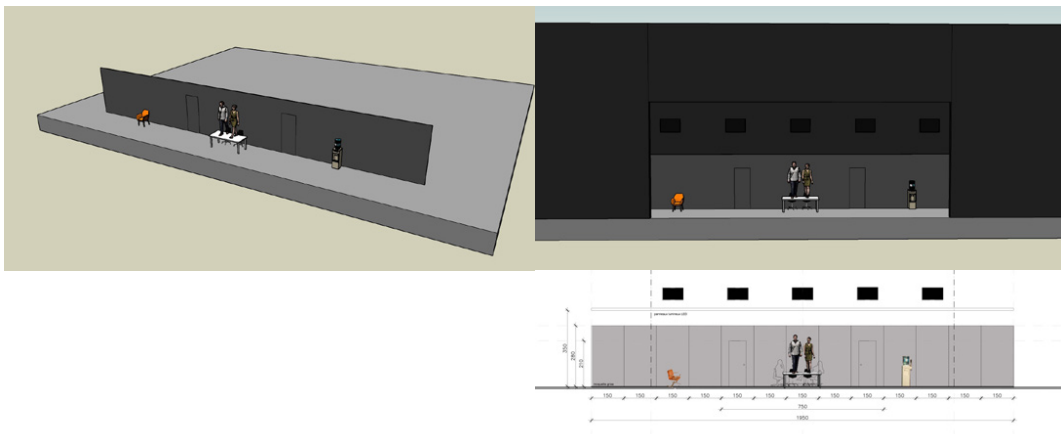
LE MARCHÉ



L'INTERIMAIRE



L'AUGMENTATION



ANNE-LAURE LIÉGEOIS



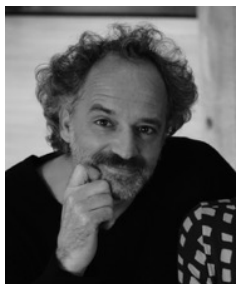
Diplômée de Lettres classiques, Anne-Laure Liégeois alterne les mises en scène de textes antiques - *Médée* de Sénèque, *Electre* d'Euripide - et de textes classiques - *Don Juan* de Molière, *Macbeth* de Shakespeare, *La Dispute* de Marivaux, *La Place Royale* de Corneille...- ainsi que les collaborations étroites avec des auteurs contemporains - Jean-Bernard Pouy (*Ça*), David Lescot (*Les Époux*), Rémi De Vos (*Débrayage*), Marie Nimier (*C'est Noël tant pis*)... Souvent traductrice des textes qu'elle met en scène (*Edouard 2* de Marlowe, *La Duchesse de Malfi* de Webster, *Médée* et *Thyeste* de Sénèque, *Les Soldats* de Lenz) elle est créatrice des scénographies de ses spectacles.

Elle présente de 2010 à 2012 quatre spectacles à la Comédie Française et travaille à l'Opéra de Clermont-Ferrand et à celui d'Avignon (Offenbach, Menotti, Haendel...), ainsi qu'avec des chanteurs lyriques et des compositeurs contemporains en Belgique.

Elle a dirigé le Centre Dramatique National de Montluçon, région Auvergne de 2003 à 2011. Elle a été associée au Théâtre du Rond-Point à Paris où elle crée notamment *La Maison d'Os* de Roland Dubillard, puis à la Scène nationale du Havre-Le Volcan et aujourd'hui à la Maison de la Culture d'Amiens, et au Cratère, Scène nationale d'Alès. Elle travaille pour les salles mais aussi pour l'espace public, ainsi avec *Embouteillage* spectacle pour 50 comédiens, 35 voitures et 28 auteurs en écriture, ou *On aura tout* aventure politique et poétique pour le jardin Ceccano du Festival In d'Avignon 2017. Avec une équipe de cirque équestre, elle présente *J'accrocherai sur mon front un as de cœur*. Dernièrement elle a créé *La Veillée de l'humanité* au Théâtre de Chaillot ; *Roméo et Juliette*, d'après Shakespeare, spectacle à épisodes en français et darija, destiné à une place, un jardin et une friche, créé au Maroc et tourné en France et en Belgique.



Anne Girouard comédienne de théâtre et actrice de cinéma (avec Alexandre Astier elle est Guenièvre dans *Kaamelott*, Jean Paul Lilienfeld, Alain Corneau, Didier Le Pêcheur...) cède de son temps d'écran pour retrouver le plateau de théâtre et retrouver Le Festin, une équipe de plusieurs aventures (*Don Juan, Ça, La Duchesse de Malfi, Macbeth...*). Présente dans la Compagnie depuis sa sortie de l'Ensatt, elle était au volant dans *Embouteillage*. Avec Olivier Dutilloy, elle a fait trembler de rire plus d'un théâtre, en misérable employée de bureau pleurant pour une augmentation ou en patronne arrogante hurlant sur ses employés.



Olivier Dutilloy est comédien de l'équipe du Festin depuis sa création en 1992. Il a joué dans plus de trente des créations de la Compagnie (*Le Fils, Embouteillage, Don Juan, Édouard 2, Les Contes de Shakespeare, La Maison d'Os, Macbeth, Les Époux, On aura tout, Les Soldats de Lenz et Lenz de Büchner, La Veillée de l'humanité...*). Il joue *The Great Disaster* de Patrick Kermann pour la 100^{ème} fois cette saison. Il a été Macbeth quand Anne Girouard était Lady Macbeth. Ils se retrouvent sur Entreprise après avoir été longtemps partenaires de jeu sur *l'Augmentation* et *Débrayage*.



Jérôme Bidaux joue au Ballatum Théâtre avec Guy Alloucherie et Éric Lacascade dans *On s'aimait trop pour se voir tous les jours, Ennui de noces, Les Trois Soeurs*. Avec le Panta Théâtre, il joue dans *L'Idiot, Les Démons et Richard III*. Il travaille régulièrement sous la direction d'Éric Lacascade : *De la vie, Frôler les pylônes, Ivanov, Platonov, Les Barbares, Les Estivants*. Il a travaillé avec Gilles Gleizes, Simone Amouyal, Gilles Defacque François Rancillac, Adel Akim, M. Koroutchkine et récemment avec David Bobée dans *Hamlet* et *Lucrece Borgia*.





Porte blindée

L'Augmentation de GEORGES PEREC, ou la traversée du couloir le plus long : celui qui sépare votre bureau de celui de votre chef de service...

C'est un marathon solitaire, un parcours d'endurance semé d'embûches qu'emprunte bon gré malgré tout salarié déterminé à demander une augmentation. C'est aussi une épopée intérieure qui affûte ses arguments, rassemble ses doléances et fuit ses contradictions et ses peurs pour tenter de passer le cap : franchir le seuil du bureau de son chef de service. Soit il est là, soit il ne l'est pas. C'est sur cette hypothèse de départ et ses ramifications en chaîne que Georges Perec a construit sa pièce, *L'Augmentation*, pour six "personnages" ou plus précisément "des figures de rhétorique, des formes grammaticales. Des hommes-langages. De un à six. Ici, ils sont deux ; de A à B. L'homme et la femme comme à la Création. Sauf que ce n'est pas le paradis terrestre. L'affranchissement serpenteur, c'est l'augmentation de salaire", résume Anne-Laure Liégeois, qui avait déjà mis en scène *L'Augmentation* en 1995 et remet aujourd'hui le travail à l'ouvrage avec deux comédiens, complices de longue date, Anne Girouard et Olivier Dutilloy. Des comiques, ce n'est rien de le dire, poussant haut et fort l'art de la dérision, le sens du grotesque et l'appétit du ridicule.

Comment appréhender aujourd'hui dans l'espace scénique l'écriture de Perec, ce précipité de théâtre où les entrées et les sorties des personnages résument à elles seules leurs parcours et constituent tous leurs déplacements,

au point de devancer les mots, ou du moins de se plaquer à leur propos ? En concentrant l'action dans un seul lieu qui unit scène et salle : un couloir. Gris, avec des caméras de surveillance postées en avant-scène, des portes alignées de part et d'autre et, tout au fond, une photographie murale de paysage d'automne... Et en jetant d'abord les corps dans la bataille, comme dirait Pasolini, dans une séquence d'ouverture muette et gestuelle : sur des musiques de génériques de films, affublés de costumes gris, lunettes et perruques brunes, les deux collègues déboulent dans le couloir pour traverser ces portes, comme on traverse un mur, en se faisant mal... C'est hilarant, une mise en bouche des paroles qui vont suivre, un générique de l'histoire à venir qui va nous détailler tout ça, à grand renfort de mots, d'hypothèses, de suppositions, supputations et autres élucubrations, retraçant les étapes atro-

► On rit de se voir si piteux en ce miroir.

cement similaires de tout demandeur d'augmentation... Car il n'est question que de ça : tourner en rond dans le couloir, se préparer à entrer ou sortir, croiser ses collègues, remâcher ses échecs, vibrationner en cas de succès ou repartir à la charge. Considérer son impuissance ou envisager sa réussite. C'est l'entreprise qui veut ça, et c'est Perec qui nous démonte sa mécanique, simplement, pièce à pièce, mettant à nu ses subterfuges et sa perversité. Alors, on rit, bien sûr, de se voir si piteux en ce miroir. Le rire, la meilleure des catharsis. La preuve : *L'Augmentation* de Perec revue et augmentée par la mise en scène d'Anne-Laure Liégeois et le tempérament keatonien avéré d'Anne Girouard et Olivier Dutilloy. **Fabienne Arvers**

L'Augmentation de Georges Perec, mise en scène Anne-Laure Liégeois. Compte-rendu de la création au Festin, centre dramatique national de Montluçon, www.lefestin-cdn.com

Vendredi 8 janvier 2010

CULTURE



Trois acteurs impeccables jouent tous les rôles. PHOTO CHRISTOPHE DAVIN/ALUO DE LAGE

THÉÂTRE En une succession de saynètes à l'humour grinçant, la pièce de Rémi de Vos, mise en scène par Anne-Laure Liégeois, brocarde le monde du travail.

«Débrayage» en série

Par PHILIPPE LANÇON

Deux hommes passent un entretien d'embauche au parc d'attraction Aquaplouf pour devenir lapins. L'un a été Schtroumpf ; l'autre, canard. Il n'y a qu'un poste. On leur demande de montrer leur savoir-faire. Le canard refuse de danser. Une chef de service en tailleur qui se gratte le cul pointe les retards de ses employés à la minute près et finit par se faire insulter par l'un d'eux, etc. Ces saynètes de la vie d'entreprise, tout à fait d'actualité, s'intitulent *Débrayage*. Elles ont été écrites en 1994 par Rémi De Vos, 46 ans, originaire de Dunkerque. Anne-Laure Liégeois, directrice du Centre national dramatique de Montluçon, les met en scène avec un comique d'agressivité. La servitude est reine, le langage est roi. Tout se passe au premier plan, devant un mur photographique comme on en voyait dans des chambres des an-

nées 70, comme on en voit encore dans les entreprises ou chez des dentistes. Ici, ce n'est pas une île tropicale, mais un lac du genre suisse, avec montagnes enneigées. L'image se répète, mal rapiécée. Ailleurs n'est qu'un cliché. Deux portes ouvrent et ferment sur le néant, détendez-vous.

SECONDE MAIN. Anne-Laure Liégeois avait déjà monté, sur ce monde de tortionnaires en médiocrité, *l'Augmentation*, d'après le texte de Georges Perec. Le choc que lui inspire la manière dont on traite les gens, dont ils finissent par se traiter eux-mêmes, elle le transforme en une joie nerveuse, rapidement montée, selon les formes d'un expressionnisme farceur. Les habits des personnages ont été volontairement pris dans des organismes caritatifs. L'univers de l'entreprise est celui où les âmes elles-mêmes sont usées, de seconde main. Le spectacle nous montre comment le travail est devenu, pour beau-

coup, une valeur morte : il vide l'homme de ses meilleures possibilités. Comme disait Marx, «*la forêt des bras qui se lèvent pour demander du travail se fait de plus en plus épaisse et les bras eux-mêmes de plus en plus maigres*». Il y a justement un employé qui tente d'expliquer Marx, et y parvient : il n'a pas les mots, c'est pour ça qu'il les trouve. Olivier Dutilloy interprète à merveille cet accouchement sans classe de la lutte des classes. En exergue du spectacle, ces phrases tirées du journal intime de Baudelaire, *Hygiène* : «*À chaque minute, nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, - pour l'oublier : le Plaisir et le Travail. Le Plaisir nous use. Le Travail nous fortifie. Choisissons.*» Baudelaire exhorte à choisir «*le Travail*», avec des majuscules, comme en allemand : «*Pour guérir de tout, de la misère, de la maladie et de la mancoïe, il ne manque absolument que le Goût du Travail.*» Le pro-

blème est que désormais le travail provoque justement ce qu'il devait écartier : misère, maladie, mélancolie, etc.

Aucun des personnages ne peut échapper à l'écrasante sensation du temps - sauf par la violence qu'il exerce ou subit : le mérite du spectacle est de faire rire en rappelant que les esclaves ne sont pas plus aimables que leurs petits maîtres. La violence à base de mépris que propage tout ce vide entrepreneurial, et dans lequel résonne le plomb des cœurs abandonnés, s'exerce de haut en bas, à niveau égal, de bas en haut.

EX-TAULARD. La saynète la plus forte est celle où un type sec et nerveux, à perruque blonde et tenue de gymnastique, est recruté comme intérimaire de manutention. Son chef le traite aussitôt en chien, mais il est tombé sur un os : il s'agit d'un ancien taulard particulièrement pervers, qui ne comprend la vie que par le rapport de forces. La situa-

tion finit logiquement par s'inverser. Trois acteurs se partagent les rôles, entrant par une porte et sortant par l'autre, changeant d'habits et de peau, vite, vite, comme au vaudeville. Olivier Dutilloy est bon à faire peur ; la rage, c'est lui. François Rabette joue très bien les mesquins, les étriqués. Anne Girouard paraît avoir vécu sa vie entière avec lunettes et tailleur citron, dans une tour de La Défense ou une zone industrielle. Le spectacle finit comme il a commencé : par une séance de relaxation idiote. Une voix paisible demande aux employés de respirer, de «*positiver*», d'apprendre à se connaître. On dirait un puits tiède rempli de cafards. ►

DÉBRAYAGE

cinq extraits et un inédit de **RÉMI DE VOS** ms Anne-Laure Liégeois. Act'Art, La Rochette (77) du 8 au 17 janvier. Rens. : 01 64 83 03 30. Puis au théâtre d'O, à Montpellier (34), du 19 au 21 janvier. Rens. : 04 67 67 68 00.

Quand Kafka rencontre Marx à la machine à café

Au Théâtre du Rond-Point, deux spectacles caustiques donnent à déguster la violence du monde du travail

Théâtre

Ca ira mieux demain», chante la voix d'Annie Cordy dans *Débrayage*, l'un des deux spectacles sur le monde du travail (avec *L'Augmentation*, de Georges Perec) que signe Anne-Laure Liégeois au Théâtre du Rond-Point. Ils ne sont pas seulement drôles et acides, ils touchent fort et juste, dans un monde où chacun se sent menacé par l'horreur économique. On ne saurait trop recommander de les voir dans la même soirée : le « ça ira mieux demain » d'Annie Cordy prend toute sa charge de dérision douce-amère, dans le dialogue entre le texte de Perec, qui date de 1969, et ceux de Rémi De Vos.

Le jeu sur le kitsch fait grincer le grotesque de situation et glisse vers l'absurde

écrits entre le début des années 1990 et aujourd'hui.

C'est avec Rémi De Vos que la soirée commence. Les saynètes qu'il a imaginées mettent en scène un univers de bureau où règne la peur de perdre son emploi, avec ce que cela implique de cruauté, de rapports de force, de lâcheté, de servilité. De Vos sait de quoi il parle : cet auteur de comédies mordantes, né en 1963, a été ambulancier, gardien de nuit, ouvrier dans la métallurgie, démenageur... Il n'y a pas seulement du vécu, dans ce qu'il écrit, mais une langue incisive, qui déjoue par son ironie toute platitude réaliste.

Anne-Laure Liégeois montre le même sens du décalage dans sa mise en scène, qui fait évoluer ses personnages devant un poster géant de paysage alpin, comme il en avait tant dans les entreprises des années 1970 et 1980. Si l'on regarde bien, on se rend compte que, à droite de l'affiche, les différents parties de l'image ne sont pas « raccord » : le glacier d'une



Dans «Débrayages», Anne-Laure Liégeois fait évoluer ses personnages devant un poster géant de paysage alpin. VINCENT GRAMAIN

blancheur éblouissante a été collé « cut » avec la forêt de sapins. Le spectacle est à l'avenant, où le jeu sur le kitsch fait grincer le grotesque des situations, et glisse vers l'absurde.

C'est, par exemple, pour commencer, l'entretien d'embauche de deux candidats au parc d'attractions Aquaplouf, sommés de montrer ce qu'ils savent faire en matière d'animation – débilité maximum exigée. Ou un employé qui pète les plombs, face à une chef de personnel qui le fait tourner en

bourrique sur le respect des horaires. Ou encore le monologue désespéré d'un salarié sur la mort de Marx – « C'est la lutte finale ou la solution finale », dit-il, avant de se pendre avec sa cravate...

Toutes ces scènes sont jouées par les trois mêmes acteurs, Olivier Dutilloy, Anne Girouard et François Rabette, qui forcent parfois un poil le trait, comme pour mieux rendre encore une humanité à leurs personnages, qui prennent la tangente face à cet univers. Ces déjections provo-

quent un vrai sentiment de revanche, et de jouissance, chez le spectateur.

Avec *L'Augmentation*, on revient à un temps que les moins de 50 ans ne peuvent pas connaître. Perec a écrit en 1969, alors qu'il était lui aussi employé de bureau (dans un laboratoire de recherche médicale), ce texte éblouissant, aussi tragique qu'hilarant, qui est issu d'une commande du Centre de calcul en sciences humaines du CNRS. Il s'agissait, dans un but très oulipien, de don-

ner une forme littéraire à un organigramme représentant les étapes qu'un employé subalterne doit franchir pour obtenir une augmentation de salaire.

Il n'y a pas à proprement parler de personnages, dans ce texte qui, à partir de la situation initiale (« Vous avez mûrement réfléchi, vous avez pris votre décision et vous allez voir votre Chef de service pour lui demander une augmentation »), développe de manière vertigineuse les hypothèses en cascade qui peuvent s'ensuivre – mais

qui toutes aboutissent à l'échec de la tentative d'augmentation.

Le metteur en scène a donc toute liberté. Et Anne-Laure Liégeois a choisi de le faire jouer à deux, par Olivier Dutilloy et Anne Girouard, qui rembrayent après *Débrayage*. Dans un décor minimal de bureau blanc et imperméable, leur folie, à ces deux acteurs, épouse à merveille à la fois l'ironie spéculative de *L'Augmentation* et son côté tout à fait concret, l'humiliation et la panique de l'employé face au kafkaïen parcours d'obstacles à franchir pour demander l'augmentation qui ne sera jamais accordée.

Alors, en sortant de cette soirée où triomphe au final, au-delà de l'humour carnassier, l'élan de compassion et de tendresse de De Vos et de Perec pour ces petits hommes laminés par la machine économique, c'est évidemment la rengaine d'Annie Cordy qui trotte dans la tête, à l'heure des lendemains qui déchantent et du travail au rabais. ■

FABIENNE DARGÈ

Débrayage et *L'Augmentation*. Mise en scène : Anne-Laure Liégeois. Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue F.-D.-Roosevelt, Paris 8^e. Tél. : 01-44-95-98-21. *Débrayage* : du mardi au samedi à 18h30, dimanche à 15h30. *L'Augmentation* : du mardi au samedi à 21 heures, dimanche à 18h30. Jusqu'au 6 novembre. De 10 à 27€.

F. D.

Anne-Laure Liégeois oppose le rire à la violence du quotidien

TOUT EN ELLE respire la gourmandise. Gourmandise de théâtre, chez une metteuse en scène qui ne s'intéresse rien : le grand théâtre et l'art populaire, les plateaux prestigieux de l'institution et les lieux les plus insolites, le théâtre « de texte » et les formes hors norme, les élisabéthains et les écritures les plus contemporaines, les Grecs et le Grand-Guignol.

Comme Boris Charmatz, Anne-Laure Liégeois est venue à la scène par des parents fous de théâtre, qui lui ont fait partager leur passion très jeune en l'emmenant voir, à Paris, en banlieue ou à Avignon, tout ce que la fin des années 1970 et le début des années 1980

ont fait de plus inventif : *L'Age d'or*, d'Ariane Mnouchkine, le *Lea* d'Edward Bond mis en scène par Patrice Chéreau, *La Mélodie du bonheur* par le Grand Magie Circus, *Les lks* par Peter Brook, *Dell'Inferno* par André Engel...

Des Fédérés au Festin

« Le désir de théâtre chez moi est vraiment né de la salle, de mon plaisir de spectatrice », raconte cette belle rousse très féminine, toujours vêtue de noir et de rouge. « Je fais un théâtre qui convie les spectateurs. » Tous ses spectacles sont en effet empreints d'une générosité du geste artistique, à l'image de celle qui l'a marquée,

jeune fille, quand elle a rencontré Jean-Claude Penchenat et son Théâtre du Campagnol à Châteaufort-Malabry.

C'était l'époque du *Bal* (1988), spectacle qui a marqué deux générations de spectateurs, et Anne-Laure Liégeois a commencé là, tout en poursuivant ses études de lettres classiques, spécialité étruscologie. Classique et festive, voire fétarde déjà, elle s'est fait connaître en traduisant et en mettant en scène, à la Sorbonne, en 1992, *Le Festin de Thyeste*, de Sénèque. Quand elle crée sa compagnie, en 1994, elle l'appelle le Théâtre du Festin. Et, nommée à la tête du centre dramatique national de Montluçon, en

2003, à 37 ans, elle rebaptise les anciens Fédérés... en Festin.

Elle a emmené ses spectateurs dans une caserne désaffectée (*Le Fil*, de Christian Rullier), sur un parquet de bal (*Rapport aux bêtes*, de Noëlle Revaz) et les a embarqués dans des voitures, pour un mémorable *Embouteillage* qui les a menés d'Avignon à La Villette, des falaises de Fécamp à une clairière de la Forêt-Noire. Elle a mis en scène *Electre*, d'Euripide, *Une Médée*, d'après Sénèque, *Edouard II*, de Christopher Marlowe, ou *La Duchesse de Malfi*, de John Webster, première pièce du théâtre occidental à mettre en son centre la liberté d'une femme.

Et puis elle a fait *L'Augmentation*, de Georges Perec, son texte-fétiche, qu'elle n'a cessé de reprendre, depuis 1995, dans diverses mises en scène, jusqu'à cette version, en duo avec *Débrayage*, de Rémi De Vos.

Les deux spectacles ont beaucoup tourné, en province, dans des petites salles, voire des locaux de comités d'entreprise, devant des spectateurs « bouleversés, ravagés, enragés » de reconnaître sur scène la violence qu'ils subissent au quotidien. Une violence à laquelle Anne-Laure Liégeois oppose « un rire de mobilisation ». ■

Le théâtre à son tour ciblé par les fatwas culturelles des fondamentalistes chrétiens

Des intégristes ont interrompu, jeudi 20 octobre, la représentation de « Sur le concept du visage du fils de Dieu », de Roméo Castellucci

L

a culture serait-elle devenue le pain béni des intégristes français ? Après le cinéma, après les arts plastiques et le sacage par un commando d'extrémistes, le 17 avril, dans les salles de la Collection Lambert, à Avignon, de deux photographies de l'artiste américain Andres Serrano dont le fameux *Immersion Piss Christ*, c'est au tour des scènes de théâtre d'être la cible de l'ère catholique qui a trouvé, dans l'intégrisme musulman un modèle de prosélytisme efficace qu'il avait jusqu'ici négligé : la fatwa culturelle.

C'est le même groupe civit-

tas-prônent « la restauration de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ » -, qui aujourd'hui part ainsi en guerre contre deux pièces jugées sacrilèges : *Sur le concept du visage du fils de Dieu*, de l'Italien Roméo Castellucci, et *Golgota Picnic*, de l'Espagnol Rodrigo Garcia.

Jeudi 20 octobre, des activistes chrétiens ont interrompu le théâtre de la Ville la pièce de Castellucci. Sur leurs pancartes : « Halte à la christianophobie ». Présentée au Festival d'Avignon cet été, elle met en scène un vieil homme et son fils affrontant ensemble la déchéance de l'âge. En fond de scène, un por-

trait géant du Christ peint par Antonello de Messine (1430-1479). De son côté, *Golgota Picnic*, qui vient à Paris dans le cadre du Festival d'automne, est composé d'habités de l'Espagne, une violente attaque contre le système : société de consommation et aliénéation sociale sont les cibles récurrentes de Rodrigo Garcia, qui professe sur scène une liberté égale à la violence du propos. Dans un monde jonché de hamburgers, le Christ, lui-même symbole de ce monde qui dévore ses enfants, verra sa plaie remplie de billets de banque.

Pour toucher l'âme, leur art bouscule protocoles et tabous. Les

fatwas, les images-chocs sont ici entièrement assumées. Mais, ce faisant, elle deviennent un levier formidable pour les enfants perdus du marketing religieux, trop contents de montrer l'outrance à un public prompt à ne voir là qu'une provocation impie.

Menaces

Comment expliquer au profane pour quoi le mot même de sacré est sacré que Castellucci parle d'amour du prochain, ou que l'anarchiste qu'est Rodrigo Garcia en mettant en scène « *L'homme qui multiplia la nourriture pour le peuple au lieu de travailler avec lui* »

dénonce un monde désolidarisé ?

A coups de menaces, de pétitions, de référés auprès des tribunaux, ces fondamentalistes cherchent donc à mettre la pression sur les théâtres pour qu'ils déprogrammât les pièces. L'Alliance contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne (Agrif) a été déboutée de sa demande d'interdiction des représentations du Castellucci au Théâtre de la Ville, mais comme l'explique Emmanuel Demarcy-Motta, son directeur : « C'est pénible, les choses ne sont pas fondées et dénigrées par des individus qui n'ont même pas vu le spectacle. J'ai orga-

nisé des rencontres, notamment avec les prêtres de Saint-Eustache. A eux aussi ces agissements extrémistes posent problèmes. Oui, je prends les choses très au sérieux. Il y a des menaces personnelles, des lettres d'intimidation, nous sommes en train de mettre en place une protection des artistes. »

Le jeu est dangereux – c'est la liberté d'expression qui est visée –, mais il est surtout idiot : penser comprendre un monde complexe en privilégiant un discours simpliste relève de l'aveuglement. Pour remplir les églises, faudrait-il vider les théâtres ? ■

LAURENT CARPENTIER

LE FESTIN

ANNE LAURE LIÉGEOIS direction artistique

06 84 80 45 06

MATHILDE PRIOLET administration

m.priolet@lefestin.org

06 70 78 05 98

www.lefestin.org

